LE SENS DU SPORT

FOOTBALL MADE IN AFRIQUE

JOACHIM BARBIER ET ANTOINE DEROUET

ACTES SUD JUNIOR

Extrait de la publication

Ils jouent sur des terrains poussiéreux en rêvant de l'Europe, de tribunes pleines à craquer et de sortir de la pauvreté. Ils seront peu nombreux à parvenir à l'eldorado de la Ligue des champions.

Pourquoi les jeunes Africains fondent-ils autant d'espoir dans le football ? Comment faire pour que les projets d'éducation soient conciliables avec le sport professionnel et permettent aux jeunes sportifs de se construire eux-mêmes ? Quels sont les enjeux de l'évolution du football en Afrique ?

Un essai passionnant pour les passionnés de sport (et les autres).

www.actes-sud-junior.fr

ACTES SUD JUNIOR

FOOTBALL MADE IN AFRIQUE

Agence pour l'Education par le Sport

Extrait de la publication

JOACHIM **BARBIER** ET ANTOINE **DEROUET**

FOOTBALL MADE IN AFRIQUE

ACTES SUD JUNIOR /

Extrait de la publication

Extrait de la publication

LE SENS DU SPORT

une collection dirigée par Jean-Philippe Acensi
et Olivier Villepreux

DANS LA MÊME COLLECTION :

Sports alternatifs, sports d'aujourd'hui

Créée en 1996, **l'Agence pour l'éducation par le sport** est une organisation militante en réseau qui s'est fixée pour mission d'aider les personnes à se faire une place dans la société, de construire de nouvelles formes de savoir dans l'éducation par le sport partageables avec d'autres secteurs, de développer la reconnaissance du sport éducatif, social et citoyen.
contact@apels.org

Éditrice : Isabelle Péhourticq
Maquette : Christelle Grossin
© Actes Sud, APELS, 2010 • ISBN 978-2-330-01175-8
Loi 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse

www.actes-sud-junior.fr
www.apels.org

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Introduction

Une journée de mars 2002, un jeune Camerounais de 17 ans tue le temps devant le centre Salif Keita, l'école de football ouverte par l'ancien grand joueur malien installée dans la périphérie de Bamako au Mali. Il triture nerveusement un cahier d'écolier recouvert d'une photo de Fabien Barthez. Il a rempli les pages de la même phrase : "Avec l'aide de Dieu, je réussirai." Il répète ce mantra avec conviction. Dans ce cahier, il raconte son périple, celui d'un adolescent qui voulait rejoindre son meilleur ami, footballeur professionnel, en Algérie. Il est parti "à l'aventure", comme on dit en Afrique pour évoquer le voyage sans billet d'avion ni visa. À pied, en bus, en taxi-brousse, il a grignoté les milliers de kilomètres qui séparent Yaoundé de la frontière entre l'Algérie et le Mali. Là, au cœur du Sahara, il s'est fait refouler par les militaires algériens, faute de papiers, en pleine nuit. Alors, il a fait demi-tour.

Extrait de la publication

Jusqu'à Bamako, avec le centre de formation de Salif Keita comme camp de base avant une nouvelle tentative.

Pour d'autres qui ont réussi à atteindre l'Europe, voilà un endroit que tous les Africains de Paris connaissent bien : le stade Jules-Ladoumègue est coincé entre le parc de la Villette, le boulevard périphérique et les premiers immeubles en briques de Pantin. Tous les jours, une quarantaine de joueurs venus du Cameroun, de Côte-d'Ivoire, du Sénégal ou de Guinée participent à des entraînements qui valent plus par leur intensité physique que par leur qualité technique. Ce club n'en est pas vraiment un, même s'il possède un président et un entraîneur. Ce dernier se présente sous le nom de Mike, ancien joueur professionnel camerounais. Il a beaucoup voyagé. Sa carrière est un itinéraire bis ponctué de contrats dans des clubs de seconde zone, et achevé dans le championnat péruvien.

Mike est parallèlement le manager de David Eto'o, le jeune frère de l'avant-centre de l'Inter de Milan. Il négocie quelques centaines d'euros pour accorder de rares interviews de celui-ci, dont la carrière épouse une trajectoire inverse à celle de son aîné. Il évolue aujourd'hui au CF Reus Deportiu, en quatrième division espagnole. Ceux qui ne peuvent miser sur l'effet de curiosité envers

Extrait de la publication

un nom célèbre ont généralement moins de chance. Alors ils s'entraînent tous les jours, comme des professionnels, en attendant qu'on s'intéresse à eux. La plupart ont déjà traversé quelques mois ou années de galère sur le Monopoly du football mondial.

Le scénario est souvent le même. Repérés par un intermédiaire sur un terrain poussiéreux de Douala ou Bouaké, ils se sont envolés vers l'Europe avec la promesse d'un contrat ou d'un essai de quelques semaines dans un club belge, français ou allemand. Peu importe la destination : l'important est de partir, de rejoindre l'Europe, eldorado du football mondial, la piste aux étoiles de la Ligue des champions, et des salaires mensuels de plusieurs centaines de milliers d'euros. Et puis ils découvrent la face sombre du système : des journées à attendre dans une miteuse chambre d'hôtel un essai qui n'arrive jamais, l'agent qui disparaît sans laisser de traces, le visa qui expire et la clandestinité au bout de la route, à 6 000 kilomètres de chez soi.

Adou, Mohamed et l'esclavage moderne

L'année dernière, Adou jouait encore dans son village ivoirien des petits *maracanas*, comme on nomme les matchs de football de rue en Afrique de l'Ouest. Un bon

Extrait de la publication

joueur, Adou. Vite repéré par un Français qui se prétend agent et lui fait miroiter un aller simple pour l'Europe. Pas n'importe où : au Paris Saint-Germain, dont le président est "un intime". L'agent règle tout : billet d'avion, passeport, visa. C'est facile, Adou est orphelin : nul besoin de convaincre les parents. Ils effectuent un passage par le Ghana avant d'arriver à Paris. Avant sa première nuit en France, Adou parle au téléphone avec celui qu'il croit être le président du PSG. En fait, c'est un ami de l'agent qui se fait passer pour le dirigeant.

Le lendemain, Adou a des difficultés à marcher ; une vieille blessure au genou s'est réveillée. Le ménisque est en compote. L'intermédiaire disparaît. Adou tente de l'appeler, en vain ; il ne répond plus. Il quitte l'hôtel, faute de pouvoir payer la chambre. Comme d'autres laissés-pour-compte, il élit domicile gare Montparnasse avant de tomber sur un compatriote qui va l'héberger quelques nuits. L'agent ne répond toujours pas. Personne ne connaît ce William qui a donné, depuis le début, une fausse identité. Ce cas n'est pas isolé, il est même devenu un phénomène décrit comme faisant partie de l'esclavage moderne.

Il y a quelques années, Mohamed, jeune Guinéen de 18 ans, a lui aussi suivi cet itinéraire. À Conakry, capitale de la Guinée, il entre en contact avec un groupe

Extrait de la publication

de personnes suffisamment introduites dans les ambassades pour prendre en charge le passage vers l'Europe. Pour 4 500 euros, ces passeurs fournissent passeport, visa et billet d'avion. Avant le départ, ils demandent à Mohamed : "Que veux-tu faire là-bas ?" Mohamed répond : "Joueur de football professionnel."

Contre une rallonge de quelques centaines d'euros, on lui promet plusieurs essais dans des clubs belges de première division. À Bruxelles, les mois passent sans qu'aucun essai ne se profile. Mohamed finit par renoncer et quitte son hôtel pour rejoindre un parent en région parisienne. Au bout de quelques semaines d'hospitalité familiale, Mohamed doit de nouveau partir. Il trouve refuge dans un foyer de travailleurs maliens, porte de Paris, à Saint-Denis. Il y dort à même le sol, dans un sac de couchage, près des poubelles. Ironie de l'histoire, le foyer est situé à quelques centaines de mètres du Stade de France. De temps en temps, Mohamed va tuer le temps sur l'esplanade du stade en rêvant de la carrière de Pascal Feindouno, le capitaine de la sélection guinéenne qui a longtemps évolué en France avant de s'expatrier dans le Golfe persique. Mohamed se trouve finalement un petit club à Saint-Denis où il s'entraîne deux fois par semaine. Il rêve toujours de devenir pro. Dans l'intimité, son entraîneur avoue qu'il est peu probable que Mohamed réalise un jour son rêve. "À 19 ans, c'est trop tard."

Extrait de la publication

Il suffit de traîner le long des terrains qui jouxtent le nord du périphérique parisien pour tomber sur d'autres Adou et Mohamed. Depuis sa création en 2000, Culture Foot Solidaire a recensé en Île-de-France près d'un millier de jeunes Africains dans la même situation. Quel que soit l'endroit en Europe où ils ont été lâchés, les Africains francophones finissent souvent par rejoindre la région parisienne pour retrouver un parent proche ou éloigné, ou bien un membre de la communauté qui va pouvoir leur donner un coup de main. Adou dit aujourd'hui que "ce fut un mal pour un bien. Venir en France m'a permis de me structurer, de savoir où je voulais aller". Depuis peu, il entraîne les jeunes du club de National de Sannois-Saint-Gratien. Parallèlement, il souhaite passer ses diplômes d'entraîneur et d'arbitre au cas où son genou l'empêcherait définitivement de pratiquer le football de haut niveau. Il espère que le club va faciliter sa régularisation avant sa majorité. "La dame qui m'héberge depuis quelques mois m'a promis d'engager une procédure d'adoption", ajoute-t-il. L'histoire n'est pas classée.

Mohamed, lui, a disparu.

Les destins d'Adou et de Mohamed incarnent le changement de modèle économique de cette migration des jeunes Africains vers l'Europe. Au début des années

Extrait de la publication

1990, lorsque les premiers cas d'esclavage moderne liés au football commencent à mobiliser les organisations de défense des droits de l'homme, tous les témoignages se ressemblent : le manager, le prétendu agent, encaisse sa commission à la signature du contrat à l'issue d'un essai concluant.

Moins de vingt ans plus tard, le continent est arrimé à l'économie du football mondial, et l'argent se ramasse à la source. Il suffit de répondre à la demande. Il n'est même pas question de réussir ou d'échouer son test. Tous les jeunes Africains sont prêts à quitter leur pays pour aller chercher un "ailleurs" où, pour quelques centaines de dollars par mois, on peut vivre du football.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Chapitre 1

Le football, une histoire africaine

L'histoire du football en Afrique est souvent l'objet de mythes et de croyances. L'importance politique de ce sport sur le continent africain explique en partie ce phénomène. Nelson Mandela n'est-il pas parti, dès son élection, assister à un match de football pour signifier publiquement sa gratitude aux sportifs de son pays d'avoir eu à endurer le boycott international durant l'apartheid ? Cet exemple comme d'autres, moins glorieux, a contribué à la création d'un imaginaire sur son importance, tout en renforçant la position de tel ou tel pouvoir. La caractéristique majeure du football africain tient sûrement à la place des États successifs dans sa structuration. Alors qu'en Europe le mouvement s'est largement construit par le bas, par la société civile, le football africain a bien souvent été dirigé d'en haut.

Extrait de la publication

Ainsi, dans de nombreux pays, le processus de constitution d'une fédération est effectué en parallèle, et parfois par les mêmes personnes, au processus de reconnaissance par l'ONU.

Cette tendance à l'affirmation nationale par le football a perduré et il n'est pas rare aujourd'hui que des fédérations africaines soient sanctionnées par la FIFA qui leur reproche une trop grande proximité avec le pouvoir politique.

Questions d'identité

La diffusion du football sur le continent s'est d'abord effectuée *via* les premiers colons qui ont amené avec eux leurs pratiques culturelles et sportives. Au début, le football a été une marque de distinction réservée aux colons. Puis ceux-ci l'ont utilisé pour recréer une élite locale. Toutefois, très rapidement, la pratique s'est élargie dans la population locale par le biais des missionnaires qui y voyaient un instrument d'acculturation. Par ailleurs, la rupture sociale créée par l'acceptation du professionnalisme en 1853 a progressivement fait passer ce sport d'un univers élitiste et noble, rebuté par l'idée d'y attacher des valeurs économiques, à la haute et moyenne bourgeoisie financière, avec pour conséquence sa démocratisation dans les colonies.

Extrait de la publication

Dans son ouvrage *Coloring over the White Line*, l'écrivain anglais Phil Vassili évoque le destin du premier joueur venu du continent africain. Arthur Wharton, métis aux multiples origines, voit le jour en 1865 à James Town, dans l'ancienne Gold Coast, l'actuel Ghana. Fils d'une famille de marchands, il est envoyé en Grande-Bretagne pour poursuivre ses études, où il découvre le sport. Après s'être essayé à la course à pied, au rugby et au cricket, il évolue trois saisons dans les buts de Preston North End, l'un des clubs phares des débuts du football professionnel anglais. L'histoire retiendra la "figure de l'assimilé", l'enfant de la classe indigène dirigeante qui adopte les us et coutumes du colonisateur.

La pratique du football a donc vite dépassé le cercle des colons. Cependant, les clubs ou sociétés sportives qui voyaient le jour reprenaient la stratification sociale, en interdisant la pratique en club aux joueurs locaux. Dans les colonies françaises, c'est seulement au détour des années 1920-1930 que les clubs commencent à s'ouvrir aux colonisés en permettant la constitution d'équipes "mixtes".

Extrait de la publication

Plusieurs raisons expliquent cette ouverture. Le développement de clubs communautaires faisait craindre aux autorités l'émergence de velléités nationalistes. Par ailleurs, ces clubs devenaient d'autant plus dangereux pour le pouvoir en place que des confrontations avec des équipes de colons dégénéraient. Enfin, du strict point de vue sportif, les défaites des colons face aux colonisés n'étaient pas du meilleur effet. Le football est pour l'État colonisateur un outil politique de transmission de valeurs et de représentation de l'unité nationale. À cette époque, certains joueurs sont sélectionnés par leur équipe nationale, qui n'est autre que celle du pays colonisateur.

C'est ainsi que le Royaume-Uni décide de la mise en place de fédérations pour les colonies britanniques, ou encore multiplie les tournois inter-quartiers à l'initiative des colons. Ces différents groupes et sociétés joueront un grand rôle dans la mobilisation des deux guerres mondiales. Plusieurs joueurs viennent s'établir en Europe, dans le pays colonisateur ; en France (pour l'Afrique du Nord) depuis 1932 avec l'ère du professionnalisme, ou bien en Belgique et au Portugal (pour leurs colonies respectives). Ainsi Raoul Diagne devient le premier joueur noir à porter le maillot de l'équipe de France. Son père, ancien maire de Dakar, est nommé

Extrait de la publication